

Textes écrits et lus par les Jeunes reporters

lors de l'

AGORA JEUNESSE

du dimanche 8 mars 2026

Comment a-t-on pu en arriver là ?

par Alex Ryder

9

Monter à la tribune pour prendre la parole

par Amélie Charleux et Lucile Megret

15

**Comment fait-on pour dormir le soir
quand on sait que demain sera pire ?**

par Anatole Brunet

24

Comment faire pour que nos individualités résistent ?

par Cassandre Milhomme Beaune

29

Ma très chère, si tendre et douce joie

par Loane Novou

33

Vers le désert – ou, petit éloge de la sagesse enfantine

par Louis Marinho Fernandes

37

Pour que la joie advienne

par Nina Gayet

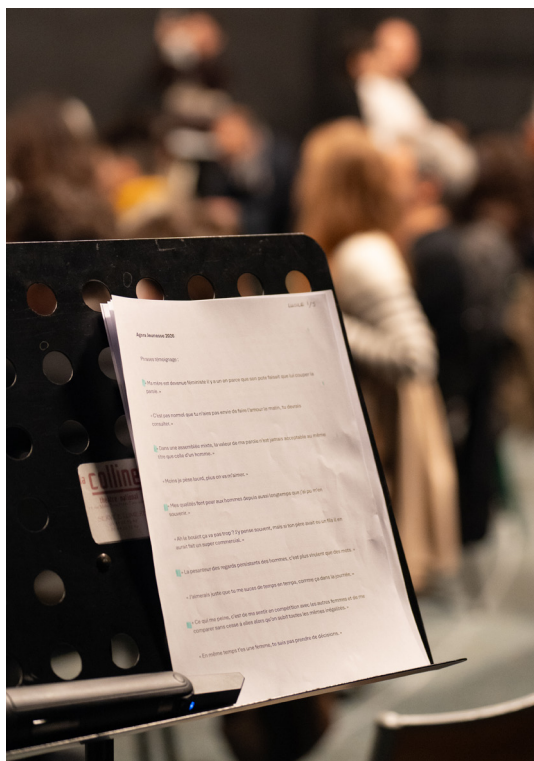
43

Est-ce que le monde nous permet encore d'espérer ?

par Ophélia Daurelle

49









Comment a-t-on pu en arriver là ?

par Alex Ryder

Comment a-t-on pu en arriver là ? On a des gens à la télévision qui peuvent dire en toute impunité tout un tas de mensonges pourtant si facilement débunkables.

Je me rends compte que je vis dans une bulle car autour de moi visiblement on est tous d'accord pour dire que ce sont des conneries, ça crève les yeux. Pourtant ce sont des éléments de langage qui ne cessent d'être répétés sur tous les plateaux, qui paraissent dans tous les journaux, c'est monnaie courante dans le paysage médiatique et je me demande si ça parvient à mordre, à capturer les imaginaires, si les gens sont aussi racistes et désinformés que ça. Impossible. Ça ne fait aucun doute.

J'ai grandi avec une conscience de gauche. À la maison on était anticlérical, anti-religieux, anti-port du voile. C'est normal quand on sait que ma mère a fait partie des jeunesses communistes et qu'elle a fui le régime islamique. Pourtant quelques dizaines d'années plus tard, il y a une inversion des priorités. Il semblerait que le gouvernement iranien, malgré ses défauts, soit l'un des derniers remparts au Moyen-Orient contre l'impérialisme américain. Il ne prône pas l'obscurantisme contrairement à ce qu'on pense. Les femmes sont très éduquées, c'est un des pays avec le ratio femmes/hommes à l'université le plus élevé au monde. On dit qu'ils veulent que ce soit une femme qui construise les missiles. Et qu'elle porte le hijab. On abhorre la répression et les meurtres de civils, tout en voyant comment certains membres de la diaspora iranienne soutiennent les royalistes, et il se joue une petite musique anti-régime en soi-disant soutien au peuple mais qui sonne comme un hymne atlantiste, prêt à ouvrir la voie aux intérêts pétroliers américains.

Tout ceci crée des sentiments contradictoires intenses. Personnellement je n'aime pas le port du voile, mais je pense que mon aversion pour celui-ci n'a aucune valeur si certaines veulent le porter. Qui suis-je pour dire aux gens comment il faudrait s'habiller. En revanche, je vois comment le combat des femmes et du peuple iranien plus largement est instrumentalisé pour justifier une intervention militaire, une guerre illégale, tentative pure et simple de placer un pantin atlantiste à la tête de l'État, comme d'habitude, ici l'histoire se répète, ils ne s'en cachent même plus, ils disent tout haut ce qu'il faudrait penser tout bas.

Être de gauche est-ce que ce n'est pas accepter qu'on ne peut jamais vraiment rester stable, que les positions sont en mouvement permanent, changeantes, évolutives ? Il faut peut-être savoir se laisser être perméable aux nouvelles revendications,

même si elles peuvent nous paraître surprenantes. Sans doute traduisent-elles un malaise, une domination subie, quelque chose d'intolérable pour quelqu'un à un moment donné de sa vie et qu'il faut savoir écouter, d'accord ou pas d'accord. Accepter que ça ne fait aucune différence si j'adhère ou non, dès l'instant où c'est revendiqué. Qu'importe si je comprends ou pas, les gens ont autre chose à faire que d'attendre que mon petit cerveau se fasse à l'idée. Alors ou je bouge dans le sens du courant, ou je m'écarte du chemin, quel intérêt j'ai à entraver sa progression ?

Même si j'aime croire que j'ai des penchants révolutionnaires je pense qu'au fond je ne suis qu'un réformiste tout ce qu'il y a de plus tiède et qu'il ne faudrait que peu d'années avant qu'on me considère moi aussi comme un vieux réac qui ne mérite pas sa place dans l'arc gauchiste. Pas très radical, mon seul réel investissement en politique se fait dans le cadre institutionnel, c'est-à-dire le vote. C'est pas foufou. Et moi aussi j'ai souvent du mal à discerner le vrai du faux.

Le COVID était une période particulièrement étrange. Elle a provoqué une folie collective, une sorte de cocotte-minute qui a accentué les problèmes psy. Ou est-ce qu'elle nous a simplement permis de prendre conscience de ce qui était déjà là, mais invisible ? La réalisation soudaine que la raison pure n'existe pas, que bien que nous nous pensions raisonnables, nous sommes en réalité traversés par des croyances complètement divorcées du cadre de la raison, jusqu'à refuser d'en démordre, même quand confrontés à des faits irréfutables.

Combien de nos proches ont cédé à leurs pires instincts conspirationnistes, allant jusqu'à imaginer les scénarios les plus grotesques ?

Personnellement dans cette période j'avais besoin de stabilité. Moi aussi il se trouve que j'avais des problèmes psy à prendre en charge. J'aurais apprécié qu'autour de moi on se comporte de manière sensée, je me serais senti moins seul, moins démuné. Mais le monde entier est devenu fou.

Ma mère par exemple a été complètement convaincue de tout ce que prétendait Didier Raoult, elle s'est ravisée quelques mois plus tard, aujourd'hui elle a du mal à admettre qu'elle a été bernée. Qui pourrait la blâmer quand on se souvient d'à quel point la communication gouvernementale était floue, mensongère même ? Aujourd'hui elle m'inquiète encore quand je vois les tunnels qu'elle se farcit sur YouTube à ingurgiter des vidéos d'actu internationale pour en savoir plus sur ce qui se passe dans son pays natal. Des quantités faramineuses de vidéos, outlets d'info traditionnels ou pas, podcasts, montages dont on ne sait pas si c'est de l'IA, vlogs mal branlés faits à la va-vite par des gens d'on ne sait où. Je ne dis pas qu'il faille faire

confiance aveuglément aux médias hégémoniques, mais comment faire lorsqu'on absorbe des informations plus vite qu'on n'a de temps pour en vérifier la véracité ? Aucune discrimination quant aux sources, tout se vaut, tout est bienvenu. Je m'inquiète et je me demande qui est cette personne qui accepte d'allumer son ordinateur et se laisser dérouler une succession algorithmique de clips qui flatte tous ses pires instincts.

C'est ça la méthode, peu importe ce qui est vrai, le plus important c'est que ce soit répétitif, on répète et on répète et on répète et on répète et à un moment donné c'est gagné : les musulmans veulent transformer la France, Nicolas Sarkozy est innocent, l'argent des Français est gaspillé dans les aides sociales, il n'y a aucun problème de racisme ou de violence dans la police, on ne peut pas taxer les riches (si on le fait ils vont partir), les antifascistes sèment la terreur, les chercheurs sont des militants d'extrême gauche radicalisés, Israël a le droit de se défendre, les droits de douane ne pénalisent pas les Américains, les nazis étaient des socialistes (d'ailleurs c'est dans le nom !) Comme des formules magiques qu'on répète pour modifier la réalité. Il suffirait de si peu pour briser le sortilège. C'est pourtant si apparent que tout ceci est du bullshit total. N'est-ce pas ?

Des gens que je tenais pour intelligents, autonomes, des penseurs libres, ces gens-là se sont retrouvés à répéter des discours prémâchés, des lignes réchauffées, persuadés de l'originalité de leurs propos, tenus comme une réflexion pondérée et sensée.

Quelle déception que de voir mon oncle, lui que j'imaginais comme quasi-philosophe, me réciter des discours anti-woke, dignes du pire épisode du podcast de Joe Rogan, comme si on n'avait pas déjà entendu ça mille fois.

Comment est-ce que des gens que j'estime et dont je loue l'intelligence peuvent-ils se retrouver à débâter des propos aussi réactionnaires ? Est-ce qu'ils s'en rendent compte ou est-ce qu'ils ont l'impression de produire là de la pensée originale ? Moi aussi d'ailleurs, qu'est-ce que je produis d'original, qu'est-ce que je fais d'autre au fond que de répéter une autre suite d'éléments de langage ?

On est tous dans des camps, dont on a l'impression que c'est celui du bon sens.

On est persuadés que ce en quoi on croit on y croit parce que c'est ce qui est juste. Pourtant on perroquette les mots de notre camp sans s'en rendre compte, alors que c'est si clair pour les gens du camp d'en face.

J'ai l'impression qu'en restituant ces pensées je me parle à moi-même pour me convaincre de poursuivre ma boussole interne. Arrêter de croire que tout le monde sait mieux que moi, parce que les gens ne ratent pas une occasion de prouver qu'ils ne savent rien.

On ne me fera pas croire que les aspirations marxistes ne sont qu'une affaire de jeunesse, que ça passe quand on devient plus mûr, plus aguerri. On ne me fera pas croire que le gâteau est terminé, qu'il faut se serrer la ceinture. Parce que ça fait si longtemps qu'on nous répète ça en boucle et il est pourtant si facile de démontrer que c'est n'importe quoi. C'est comme le reste, ça crève les yeux.

Il y a que les médias principaux sont possédés par neuf milliardaires qui font ce qu'ils veulent et déroulent leurs idées sans véritable modération et en toute impunité. Difficile de trouver de la place pour exprimer une alternative. On doit sans doute attribuer la montée des idées d'extrême droite à ça en réalité, à une classe médiatique qui sent le vent tourner et qui a décidé que pour préserver ses intérêts économiques, mieux vaut une alliance idéologique avec l'extrême droite qu'avec la gauche. Ces gens ont fait leur choix. Ils le disent d'ailleurs ouvertement quand ils parlent de leurs intentions de vote.

Si la gauche arrivait au pouvoir, est-ce que ce serait réellement pire que deux mandats sous les 49.3 de Macron ? Peut-être qu'on serait fixés une bonne fois pour toutes, qu'on verrait alors que voter ne change rien, qu'il faut trouver une autre manière de s'investir en politique.

C'est sans doute ça le problème. D'y croire, de penser que nous vivons en démocratie, que notre voix a une valeur. Car si j' imagine que nous vivons en démocratie, alors toutes mes attentes sont malmenées. Le droit de manifester est durement réprimé, l'information ressemble davantage à de la propagande, le gouvernement fait passer ses réformes et son budget par 49.3, gouvernement qui n'est pas constitué des membres du bloc majoritaire, on commence des guerres illégales contre des pays qu'on veut soumettre pour en faire des états vassaux.

Mais si j'accepte que je suis dans un système féodal, alors tout s'explique. Pourtant quand je pense à l'avenir je suis plutôt optimiste. J'ai l'impression que le sortilège s'étirole, que les gens sont fatigués, que de plus en plus de gens peuvent voir les ficelles. Je crois. Les prochaines échéances électorales françaises, américaines, approchent. Il peut encore se passer beaucoup de choses d'ici là. Si nous refusons le monde d'avant, celui qui concentre le pouvoir aux mains d'une poignée d'individus, est-ce que cela va nous mener à des modèles plus enviables ou est-ce que c'est la répression qui nous attend ?

Monter à la tribune pour prendre la parole

par Amélie Charleux et Lucile Megret

« Ma mère est devenue féministe il y a un an parce que son pote faisait que lui couper la parole. »

« C'est pas normal que tu n'aies pas envie de faire l'amour le matin, tu devrais consulter. »

« Dans une assemblée mixte, la valeur de ma parole n'est jamais acceptable au même titre que celle d'un homme. »

« Moins je pèse lourd, plus on va m'aimer. »

« Mes qualités font peur aux hommes depuis aussi longtemps que j'ai pu m'en souvenir. »

« Ah le boulot ça va pas trop ? J'y pense souvent, mais si ton père avait eu un fils il en aurait fait un super commercial. »

« La pesanteur des regards persistants des hommes, c'est plus virulent que des mots. »

« J'aimerais juste que tu me sucres de temps en temps, comme ça dans la journée. »

« Ce qui me peine, c'est de me sentir en compétition avec les autres femmes et de me comparer sans cesse à elles alors qu'on subit toutes les mêmes inégalités. »

« En même temps t'es une femme, tu sais pas prendre de décisions. »

« Fièvre de mes cheveux qu'ils soient longs, courts, ondulés, lisses, crépus, bouclés, raides, ils sont miens, mon féminin. »

« T'as tes règles ou quoi ? »

« Quoi que je fasse, quoi que je dise, mon physique revient toujours en premier lieu dans le travail comme dans la vie : on me limite toujours à mon enveloppe charnelle. »

« Y'a des femmes qu'on marie et y a des femmes qu'on baise. »

« Dans la rue, personnellement je suis jamais à 100 % rassurée, je sais qu'il peut m'arriver quelque chose venant d'un homme. »

« Tu veux pas d'enfants uniquement parce que tu te dis féministe, on en reparlera quand t'auras 35 ans. »

(Amélie)

Les phrases que vous venez d'entendre sont des témoignages qu'on a récoltés auprès de nos proches. Des phrases qui sont récentes. Des phrases d'aujourd'hui.

Et c'est marrant parce que j'ai envoyé un message à ma mère, parce que je trouvais ça important qu'elle puisse participer, et vous savez ce qu'elle m'a répondu ?

« Tu devrais aussi mettre des témoignages positifs pour montrer que ça change. »

Maman, si ça change, pourquoi ces phrases existent encore ?

Pourquoi est-ce qu'on me dit que le rose me va bien au teint, alors qu'on dit à mon voisin qu'il a fait du bon boulot ?

Pourquoi est-ce que quand il manque quelque chose à table, les regards se tournent spontanément vers moi ?

Pourquoi j'ai cette sensation d'avoir dit un truc complètement débile parce que personne ne m'écoute et ne me répond ?

Pourquoi est-ce que si la conversation ne tourne pas autour de la mode, de la cuisine ou du cul, on ne me demande pas mon avis ?

Parce que oui, savoir si j'aime baiser, ça, ça intéresse tout le monde.
Parce qu'apparemment, certaines choses ne sont toujours pas évidentes.

Alors si vraiment il faut qu'on vous fasse un mode d'emploi...

Article 1

Les femmes ont le droit d'occuper un siège dans le métro sans devoir croiser les jambes pour prendre moins de place.

Article 2

Les hommes ne doivent pas expliquer à une femme ce qu'elle vient de dire, sauf si elle l'a explicitement demandé.

Article 3

Regarder une femme dans les yeux est recommandé. Regarder en dessous de son menton n'est pas une obligation.

Article 4

Une femme qui parle fort n'est pas hystérique. Elle parle juste... fort.

Article 5

Lorsqu'une femme termine une phrase, il est possible et même conseillé de la laisser finir.

Pourquoi est-ce que j'ai honte, que je doute, que j'ai peur, tout le temps ?

Aujourd'hui, avant d'être l'Agora Jeunesse 2026, c'est : *la Journée internationale des droits des femmes*.

Si cette journée existe, c'est parce que ces phrases qu'on a entendues tout à l'heure, ne sont pas des accidents : ce sont des habitudes, des réflexes, des choses tellement ancrées qu'on finit parfois par croire que c'est normal. Qu'on finit par intégrer cette hiérarchisation.

Et c'est précisément pour ça que le 8 mars existe.

Au début du xx^e siècle, des femmes ouvrières, payées moins et exploitées plus, se sont levées.

Elles réclamaient des droits très simples.

Le droit de vivre dignement.

Le droit de travailler sans mourir.

Le droit de voter.

Le droit de décider pour elles-mêmes.

Ce jour-là n'a pas été offert, il a été arraché.

Et s'il est devenu international, ce n'est pas pour célébrer les femmes.
C'est pour rappeler que leurs droits ont toujours été contestés.
Que l'égalité n'est jamais acquise, qu'elle se défend, se conquiert.

En 1791, Olympe de Gouges écrivait : « La femme a le droit de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la tribune. »

Donc voilà. Plus de deux siècles plus tard, on est encore là à essayer de se faire une putain de place dans cette tribune. On est encore là à lever la main.
À attendre qu'on nous donne la parole.
À espérer qu'on ne nous coupe pas au milieu d'une phrase.

Et à chaque fois je me demande la même chose :
Combien de générations de femmes il va encore falloir pour que monter à la tribune ne soit plus un combat ?

(Lucile)

On est encore là.
Et la place de cette tribune, je la vois encore de trop loin.
Parfois, j'ai espoir, mais elle part en poussière, se faufile rapidement dans l'oubli.
Les femmes du passé se sont pourtant démenées pour ne pas oublier.
Ainsi, comme il est bien trop facile de ne pas se rappeler, de négliger, d'omettre.
Permettez-moi donc d'évoquer le besoin d'une petite piqure de rappel.
Ce dimanche n'est pas comme les autres. Il doit être souligné, mentionné, prendre le temps d'être raconté.

L'année dernière, lors de l'Agora
J'ai porté la voix de Carole Thibault.
Femme de théâtre parlant des femmes. Des femmes au théâtre.
Aujourd'hui je réutilise ses mots, car il est toujours bon de répéter, redire, c'est jamais trop, jamais suffisant.
« J'en ai ma claque de voir une majorité de femmes muettes, privées de parole, venir s'asseoir dans l'obscurité des salles, pour recevoir là, bien sagement, la parole des hommes, la vision du monde portée par des hommes, dessinée par des hommes, en majorité blancs. »

Aujourd'hui je crie, j'écris avec mon cœur.

Mon cœur qui s'est logé dans un corps de femme à ma naissance.

Enfant des montagnes, j'ai grandi avec naïveté. À observer les arbres, les fleurs.

Écouter le sifflement du vent, le chant des oiseaux. Être apaisée par la nature, avoir la paix.

J'étais coupée de presque tout.

Cet enfant de la montagne part pour la capitale, c'est la douche froide, naïveté bien vite effacée, désillusion totale.

Cet apaisement a disparu, pour laisser place à une insécurité permanente. La paix, elle s'est perdue dans le regard des hommes que je suis obligée de fuir pour croiser les doigts qu'il ne m'arrive rien.

Année après année, la vie m'a expliqué qu'être une femme n'est pas aussi simple et beau que le bruit du vent dans les feuilles des arbres.

Aujourd'hui je crie, j'écris ces mots qui me sont chers exposant des vécus trop tus, trop effacés, trop invisibilisés.

Je porte cette parole à mon endroit, qui est celui de bien d'autres.

Simplement des faits que beaucoup d'entre nous vivent. Je dirais même plus : plus de la moitié de la population sur cette planète.

Aujourd'hui je crie, j'écris en hommage aux femmes, en rappel à la légitimité de s'exprimer, de donner un avis, de crier, de hurler ses propres pensées et surtout, surtout, exister, être là. Ne plus s'excuser.

Parce que oui, s'excuser n'est pas à l'ordre du jour.

S'excuser.

S'excuser suppose de se faire pardonner suite à un acte pouvant blesser, heurter l'autre.

Chercher le pardon veut dire être en tort, faire un acte regrettable.

Il faudra sans doute expliquer que naître ou devenir femme n'est ni un choix, ni un tort ou encore un acte dont il faut s'excuser.

Aujourd'hui je crie, j'écris.

Mon pouls est rapide, il pulse rapidement dans mes veines. Au-delà de l'adrénaline, cette sensation m'est familière.

Une bouteille d'eau envoyée à la figure en pleine rue par un pur inconnu, colère, mon sang pulse.

Une main me touche les fesses avec une grande rapidité, un habitué c'est sûr.

Désemparée, mon sang pulse.

Un individu s'avance à grands pas vers moi le regard noir, la main levée, peur, mon sang pulse.

Quelqu'un que je ne connais pourtant pas m'appelle ma chérie, dégoût, mon sang pulse.

Ma féminité est usée, abîmée, maltraitée par la masculinité.

Aujourd'hui je crie, j'écris et je suis heureuse que mon sang pulse pour de bonnes raisons.

Jeunes, vieilles, petites, grandes, grosses, minces, toutes origines et nationalités confondues.

Chaque femme. Vous toutes.

Votre présence est importante, votre existence est importante.

Fortes, révoltées, oser se lever, dire non.

Affirmer,

Avoir raison,

Avoir confiance.

Je souhaite maintenant poser une question. Une parmi tant d'autres.

Qu'est-ce qui, en allant au plus intime de vous-même, selon vous, aujourd'hui, retiendrait une femme de prendre la parole ?

C'est une question qui peut prendre le temps de se développer dans vos esprits, tout au long de cette agora.

Une réponse qui peut être donnée maintenant, plus tard, à la fin, ou gardée pour vous, précieusement.

Qu'est-ce qui, en allant au plus intime de vous-même, selon vous, aujourd'hui, retiendrait une femme de prendre la parole ?

Merci pour votre écoute.

Comment fait-on pour dormir le soir quand on sait que demain sera pire ?

par Anatole Brunet

J'AI 20 ANS

J'appartiens à cette génération de l'après-11 septembre

Celle qui n'a jamais connu de jours heureux

Ces moments où l'on ouvre les infos et où l'on se dit : « tout va bien ».

Non, je n'ai connu au mieux que des « c'est moins pire » ou des « ça aurait pu être pire ».

Je ne vais pas enfoncer une porte ouverte en disant que l'état du monde ne fait que s'aggraver depuis des décennies et que nous entrons - si nous ne le sommes pas déjà - dans des situations de crise. Et une question m'obsède : Comment vit-on dans ces conditions ?

Comment on s'endort le soir quand on sait que demain matin sera pire ?

L'histoire est cyclique, les moments de troubles sont toujours entremêlés de moments joyeux. Wajdi, toi-même tu m'as dit que la balançoire, arrivée en haut, au bout de sa course, descend toujours, et que le soleil ayant quitté l'horizon réapparaît toujours de l'autre côté.

Ça ira mieux un jour ? Probablement...

Le 8 août 1945, au lendemain du bombardement d'Hiroshima, Camus rédige un éditorial (je cite) :

Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de choses. [...] On nous apprend [...] que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. [...] La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques. En attendant, [...] il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. Que dans un monde livré à tous les déchirements de la violence, incapable d'aucun contrôle, indifférent à la justice et au simple bonheur des hommes, la science se consacre au meurtre organisé. [...] Déjà, on ne respirait pas facilement dans un monde torturé. Voici qu'une angoisse nouvelle nous est proposée. (Fin de citation)

Au même moment, des scientifiques de l'université de Chicago créent un bulletin scientifique consistant à l'évaluation du risque de fin du monde, symbolisé par une horloge – où minuit sonne la fin. En 1947, au vu de leur évaluation nous étions à minuit moins SEPT MINUTES. Depuis 1995, le risque n'a cessé d'augmenter et l'horloge d'avancer, par le renforcement de la puissance nucléaire et la course à l'armement. En 2015 ils intègrent le réchauffement climatique au calcul, ce qui le modifie énormément pour arriver en janvier 2026 à minuit moins QUATRE-VINGT-CINQ SECONDES, comportant les risques nucléaires accrus, l'aggravation du changement climatique, la menace de pandémies et les technologies émergentes comme l'intelligence artificielle.

L'histoire est cyclique, c'est une évidence, la paix suit la guerre et la guerre suit la paix, la peste suit la guérison et la guérison suit le choléra, un cycle qui se répète de siècles en siècles et de décennies en décennies...

Mais, rien n'est éternel, et le mouvement perpétuel n'existe pas.

Alors, même si ce cycle peut se répéter et que nous sortons de nos crises politiques et sociales, le réchauffement climatique a mis dans l'équation une variable irréversible qui ne permet plus à l'engrenage de poursuivre sa rotation comme si de rien n'était. On peut espérer se relever d'une guerre ou d'une épidémie, on l'a déjà fait, on sait faire – c'est malheureux, mais l'humanité a pris l'habitude – par contre, avec le réchauffement climatique, on sait pas faire, on est comme UNE POULE AVEC UN COUTEAU.

On regarde le ciel se réchauffer et les eaux monter.

Près d'un tiers du Bangladesh se situe à moins de CINQ MÈTRES d'altitude. L'élévation du niveau de la mer pourrait engloutir plus de DIX POURCENT du pays d'ici 2100, ce qui provoquerait la migration forcée de MILLIONS de personnes.

En 2023, TROIS CENT QUATRE-VINGT-DIX MILLIARDS d'animaux
ont été tués pour l'alimentation humaine
TROIS CENT QUATRE-VINGT-DIX MILLIARDS D'ANIMAUX
TROIS CENT QUATRE-VINGT-DIX MILLIARDS D'ANIMAUX, ça représente
SOIXANTE-SEIZE MILLIARDS de poulets
CENT VINGT-QUATRE MILLIARDS de poissons
HUIT MILLIARDS de poules pondeuses
UN VIRGULE CINQ MILLIARDS de cochons
QUATRE CENT QUATRE-VINGT-DEUX MILLIONS de lapins
QUATRE MILLIARDS de canards

On a un canard qui s'engraisse de l'autre côté de l'Atlantique :

Quand est-ce qu'on le bouffe celui-là ?

CINQ CENT VINGT ET UN MILLIONS de dindes

SEPT CENT CINQUANTE MILLIONS d'oies et de pintades

SIX CENT QUATRE-VINGT-QUINZE MILLIONS de moutons

En 2022 il y a eu TRENTE-TROIS MILLIONS de déplacés climatiques

CINQ CENT QUARANTE-TROIS MILLIONS de chèvres

TROIS CENT NEUF MILLIONS de vaches

VINGT-HUIT MILLIONS de buffles

Une recherche Google émet ZÉRO VIRGULE DEUX grammes de CO₂

CINQ MILLIONS de chevaux

CENT TRENTE-NEUF requêtes ChatGPT polluent autant qu'un cycle de lave-linge

Il faut environ SIX CENT LITRES d'eau pour produire UN KILO de viande de boeuf

Il n'y aura peut-être plus de neige sur le Kilimanjaro en 2040

TROIS MILLIONS de chameaux

Depuis DIX ans, la mortalité due aux phénomènes climatiques est QUINZE fois
plus élevée

TROIS VIRGULE SIX MILLIARDS de personnes vivent dans des contextes hautement
vulnérables au réchauffement climatique

DEUX CENT CINQUANTE MILLIARDS de crustacés

Qu'est-ce qu'il faut pour qu'on arrête cette connerie ?

Une invasion extraterrestre ?

Un volcan qui sorte de l'océan atlantique et qui explose ?

Une tempête solaire ?

C'est absurde ? Peut-être, mais le hasard contient aussi l'impossible

En QUARANTE ans, la banquise arctique a perdu plus de TROIS MILLIONS
DE KILOMÈTRES CARRÉS de glace

Le niveau des mers augmente de TROIS VIRGULE CINQ MILLIMÈTRES par an

Le glacier d'O'Higgins a reculé de QUATORZE VIRGULE SIX KILOMÈTRES en
un siècle

De 2019 à 2020, DIX-HUIT VIRGULE SIX MILLIONS D'HECTARES ont été
incendiés en Australie, ce qui a causé la mort de QUATRE CENT QUARANTE-CINQ
personnes et QUATRE MILLES hospitalisations, TROIS MILLIARDS d'animaux
ont été touchés

QUINZE MILLIARDS d'arbres sont coupés tous les ans dans les régions tropicales

En Mongolie SIX CENT QUATRE-VINGT-TROIS rivières se sont asséchées

NOUS SOMMES ENTRÉS DANS L'ANTHROPOCÈNE

Alors, comment on fait pour vivre avec cette idée, peut-être idiote mais on sait combien une idée qui nous obsède peut transgresser réalité et raison, comment on fait pour vivre avec cette idée que nous sommes peut-être les derniers ?

Comment on fait pour dormir le soir quand on sait que demain matin sera pire ? Car oui, c'est ce qui est en train de se passer, je me couche le soir, et j'ai peur d'ouvrir les yeux le lendemain matin, d'entendre ou de lire les informations, aussi violentes que banales pour nous, atrocement banales. Et c'est encore plus difficile de penser que nous trouvons ça banal. Nous voyons que rien ne s'arrange, et nous ne pouvons plus attendre que le cycle revienne à son point de départ. Alors

J'ai peur

J'ai peur mais

je suis optimiste

Oui je suis optimiste

Je suis optimiste et

j'ai peur

Peur de mon optimisme,

Peur d'être dans un déni

Un déni animal qui ne permet pas de raisonner ma peur

Alors malgré ma peur, ou plutôt,

à travers elle,

je suis optimiste

NOUS SOMMES ENTRÉS DANS L'ANTHROPOCÈNE

En 2004, plusieurs CENTAINES DE MILLIERS d'arbres ont été plantés pour freiner l'avancée du désert de Gobi.

De mai à juin 2020, l'association Ocean Voyages Institute organise une expédition qui ramasse CENT TROIS TONNES de déchets plastiques dans le vortex du continent de plastique du pacifique nord.

D'ici 2050, pratiquement tous les coraux pourraient avoir disparu de la surface de la Terre

— près de la moitié d'entre eux ont déjà disparu ces vingt dernières années. Mais en Indonésie, l'organisme SHEBA a reconstitué un récif entier, aujourd'hui, sur celui-ci, vu du ciel, on peut lire "HOPE".

Wajdi tu nous as souvent dit : « Pour qu'un avion atterrisse à Paris, il faut qu'il amorce sa descente à Lyon ». Je l'entends comme : la fin, ça se prépare, et à l'avance. Alors, si nous considérons que l'humanité ne se relèvera pas cette fois-ci, pas de ce qui est en train de se passer, si nous entamons notre dernier virage, que l'on voit le

bout du tunnel même sans en mesurer la distance, comment on fait pour préparer la fin ?

Comment on fait pour préparer notre descente ?

Si on a conscience de ce mur et de cette extinction qui nous attend, pour notre dignité ne vaudrait-il pas mieux préparer cette fin ?

La préparer dès maintenant.

MAINTENANT

car

le plus dur reste à venir.

Comment faire pour que nos individualités résistent ?

par **Cassandra Milhomme Beaune**

Comment faire résister nos individualités alors que la haine gronde ? Comment conserver nos valeurs ? Comment accepter nos différences ? Comment rester fidèle à soi-même ?

Les nouvelles me happent. Impuissante, je fixe les musulmans détester les juifs ; les juifs détester les musulmans ; les chômeurs détester les riches ; les riches détester les chômeurs... Chacun recherche sa communauté, son ennemi commun — à cause de qui ils sont *misérables*. Parce que tout le monde souffre et qu'il est simple d'accuser quelqu'un. Pas de responsabilité. Pas de tragédie. Un dieu qui nous protège encore. Une fois débarrassé de l'autre, ça ira mieux.

Je regarde et je me demande : de quel groupe fais-je partie ? Qui m'autoriserait à me sentir chez moi ? Qui vais-je haïr à mon tour ? Mais mon identité ne peut pas se résumer à un mot. Je ne suis pas qu'une femme, qu'une blanche, qu'une étudiante, qu'une jeune. Je suis tout et rien à la fois. Ni l'un ni l'autre. Je me sens zéro.

Je refuse d'adhérer à un groupe. Je refuse les épithètes. Je veux avoir le droit d'être moi. J'ai peur de me sentir opprimée par le devoir de faire comme les autres, d'avoir honte de mes particularités. Cette bulle dans laquelle tous se ressemblent et pensent en diapason m'effraie parce qu'elle éclate toujours dans sa colère de l'autre.

La haine gronde, les extrêmes gueulent et la nuance disparaît.

Le social devient industrialisé. Il faut ranger. Nettoyer. Vite. Sans réfléchir. Chacun est balancé dans son conteneur. Il n'y a pas d'antichambre pour les entre-deux qui sont jetés hors du bateau. Ce n'est pas propre. Il faut s'en débarrasser. Alors, à l'eau les transgenres, les réfugiés, les bisexuels, les handicapés, les étudiants qui échouent ou les comptables épuisés... Le temps passe et les consignes de tri deviennent plus strictes.

Je crois que je finirais bien jetée à l'eau, moi aussi. De qui suis-je l'ennemie ? Quelles raisons ai-je données pour être ciblée ? Mais surtout, de qui la haine n'a-t-elle pas encore grignoté la porte ?

La nuance disparaît et nous nous transformons chacun en type : un jour Colombine, l'autre Pierrot. Une existence impersonnelle, qui n'intéresse aucun des politiques qui promet de nous sauver.

Au début, il m'a été facile de trouver une échappatoire. Je me suis rendue dans les bibliothèques, les musées, les théâtres... Je retrouvais des personnages complexes, des émotions nouvelles, des univers intimes. Je me retrouvais, moi, dans tout ce qui me ressemble et dans tout ce qui m'oppose. J'y menais une vie totale car j'avais le droit d'être là.

Quand je suis au seuil de ces portes, l'atmosphère est différente. Je regarde la rue, les personnes qui y passent et tout me semble froid. Les lumières me paraissent fades, les gens irrités. Je me sens mal à l'aise. Je crois que l'agacement de l'autre règne. Entre les bourdonnements des voitures, j'entends des commentaires et des insultes. J'ai l'impression de déranger. Mes vêtements, mes manières, mes origines et mes idées deviennent des problèmes. Les théâtres ne sont que mes boucliers de bois qui vacillent à chaque cri de la rue.

J'étais persuadée que l'Art me sauverait, mais ses effets ne sont qu'éphémères. J'ai été trahie par ma naïveté.

Pourtant, je suis la fille de tout ce que j'ai aimé. Mes pensées sont un patchwork de mots, de lumières et d'images tirés de mes fragiles protections. Tous les jours, j'appelle ceux qui m'ont inspirée et je demande leur aide. Mais la poésie peut-elle résister à la rigidité de l'autre ? À la haine ?

J'ai perdu ma foi en l'altérité, en l'Art et en la politique. Je me sens désarmée et abandonnée par les valeurs qui me tenaient debout. Alors, comment faire pour que nos individualités résistent ?

Malgré cette question, je serai toujours là. Tous ceux qui dérangent seront toujours là. Peut-être affaiblis, assagis, mais quelque part. Imposer la belle "pureté" et le silence ne conduit pas à la disparition. Nos existences peuvent être voilées, mais nous avons la chance de vivre dans un temps dans lequel elles ne peuvent plus être effacées.

En parlant, je me regarde et je vois mon égocentrisme dégouliner. Quelle légitimité ai-je à parler de moi quand le reste du monde est silencé ? Où sont mes pensées pour les autres ? Pour ceux qui ne peuvent pas parler ? Je pense à mes amis du Soudan, du Congo et de plus loin encore, qui n'ont pas la chance de s'exprimer comme je le fais aujourd'hui. J'aimerais leur donner la parole car ils savent combien elle est précieuse.

S'ils étaient là, ils nous rappelleraient l'importance de l'amour et du partage. Parce que lorsque le ciel se déchire, il ne reste plus que la tendresse. S'ils étaient là, ils diraient qu'ils n'ont pas envie de parler de leur pays car les fantômes s'échappent

toujours de la terre. S'ils étaient là, ils parleraient de leurs obstacles en France : l'OFPPRA, l'administration, l'emploi.

Je parle et demain rien n'aura changé. Peut-être que je ne me bats pas assez. Être seule, ce n'est pas assez. Je refuse les groupes mais je sais leur nécessité. Nous sommes là parce que d'autres se sont battus avant nous. Aucun combat ne se gagne seul.

La résistance de nos individualités réside alors peut-être là, dans la création d'une communauté où nos singularités sont célébrées. Mais aujourd'hui, quel groupe est capable de mener une bataille totale où tous sont inclus ? Je ne crois pas en la droite et sa xénophobie. Je ne crois plus en la gauche et son antisémitisme. À qui confier nos angoisses et nos peurs ?

Le silence ne protège pas. Nous devons nous réunir et abandonner nos quêtes agressives. À chaque fois que nous nous laissons diviser, nous perdons. Peut-être que la haine grignote la porte de l'autre à cet instant, mais elle arrivera bientôt chez nous.

Je vis en France et je peux encore me questionner sur mon individualité et ça m'apparaît absurde parce que quelque part, des gens se font tabasser, torturer, tuer pour moins qu'une phrase. Est-ce vraiment moi qui devrais parler ? Est-ce vraiment de nous dont nous devrions parler ?

Merci.

Ma très chère, si tendre et douce joie

par Loane Novou

Ma très chère Joie,

Je n'ai pas l'habitude de m'adresser à toi, de te parler, toi qui pointes le bout de ton nez lors de moments pas trop prévus et qui me mets à te regretter l'instant d'après. Tu me manques, voilà c'est dit, peut-être trop crûment, sans adjectifs pour te signifier à quel point je te recherche dans tout. Alors oui, peut-être, je passe trop de temps sur mon cellulaire, absorbée par un néon, et je ne pense plus à toi à mesure que mes doigts défilent sur l'écran bleu. Je sors pour voir le monde et je ne vois que de la pauvreté : sur les visages, les cernes, les corps, les formes qui défilent autour de moi ; les mains des enfants dans les mains de leurs parents me donnent la nausée. Je ne peux plus faire marche arrière, je crois. J'écoute la radio, les gens se coupent la parole, parlent vite, je coupe tout. Je marche, je prends le métro sous une lumière grise. Les murs sont recouverts de publicités qui nous vendent le meilleur produit : un burger ; le meilleur service : une maison de retraite ; le meilleur remède contre la solitude : un pendentif d'intelligence artificielle. Je détourne le regard, j'observe les gens sur le quai, déjà fatigués d'une journée qui n'a pas encore vraiment commencé. Une liberté pour arriver à l'heure au travail, entassés dans un wagon, collés à la vitre, les pieds évitant la fermeture des portes de justesse. Est-ce qu'ils ont écouté les mêmes informations que moi ce matin, vu les mêmes images ? Je ne leur demande pas. *Qui* se parle en allant au travail ?

Je passe ma journée sur un écran à répondre à des mails avec des smileys (visage qui sourit, visage qui sourit très fort, visage clin d'œil droit, visage qui sourit la bouche ouverte, visage avec des lunettes qui sourit) et en les commençant tous par un « *J'espère que tu vas bien* ». Plus par habitude que par réel intérêt. À la fin du travail, je sors profiter de la rue, de ma vie, de ma liberté, du moins jusqu'à demain.

Ma si tendre Joie, je m'adresse à toi pour te demander comment te retrouver au quotidien. Je veux dire : je n'ai pas l'impression de te voir dans mon actualité, grisée par une banalité qui me donne le vertige. Je l'ad mets, c'était une erreur d'embrasser la douleur tout en continuant à te voir. Si je me suis laissé emporter, c'est parce que tu m'échappes. Avant cette erreur, j'ai tenté de te trouver dans l'art, mais là aussi je ne m'accroche qu'à ce qui me touche. Et ce qui me touche, ce n'est plus trop toi, c'est comme ça.

Je suis au regret de t'annoncer que dans tous les arts qui me procuraient de la joie, je sombre vers toujours plus d'ennui. Tout a changé entre nous. Le problème, ce

n'est pas toi, c'est moi. Aujourd'hui, je recherche le choc et la violence pour me réveiller d'un cauchemar sans fin. Ce n'est pas ma faute, j'ai l'habitude de la violence. Je la vois dans ce qu'elle renferme de monstrueux en moi, c'est ma maison : les cris pour prévenir de l'arrivée de la police, savoir reconnaître un coup de feu, se préparer à tirer les rideaux et à éteindre les lumières, s'éloigner de la fenêtre, les marques qui décorent le bâtiment et les mots qui fuient l'amour.

Oui, tu sais à quel point cette violence m'habite. J'ai l'impression qu'il faut me choquer pour que j'aie la force de chercher les autres. Mon spectacle, mon théâtre, celui auquel j'assiste au quotidien, n'intègrent pas de bonheur continu. Seulement des bribes.

Le beau, l'amour, ou bien ce qu'on feint de chercher m'ennuient. Je trouve ça étonnant de revendiquer un amour du bonheur. Déjà UN amour, comme s'il n'y avait qu'un seul bonheur. Pourtant ce qui ME rend heureuse n'est peut-être pas ce qui rend heureux mon voisin.

Ma Joie, tu le sais, mieux que personne d'autre : si je me suis tournée vers le théâtre, c'est parce que j'avais l'impression que c'était le seul espace qui me faisait entrevoir la complexité de l'humain. Le théâtre, pour moi, c'est une possibilité d'être autre chose, comme à découvert le temps d'un instant, qui lui-même ne ressemblera pas à celui d'après. On a tous une bonne raison d'aimer ou de détester... une pièce, une personne, c'est la même chose. Certains diront que le théâtre s'inscrit comme concept pour exorciser la folie de notre société, tous les travers dénoncés sur scène pour nous confronter à ce qu'on est et pour combler notre soif de violence. Il y a aussi des gens qui admettent une folie dans l'acte d'aimer. Alors quoi ? On est tous fous, dans un monde de fous, et on veut voir de la folie. Ce n'est pas ça, MA joie. J'aime à penser que faire joie rassemble. On peut transmettre par le théâtre des revendications qui ne s'accordent pas toutes mais qui, assemblées, composent un tout. Oui, la joie peut rassembler, ça peut créer un sentiment de résistance et unir comme dans des lieux de fête. Alors pourquoi on arrive à créer de l'art pour être en joie, comme c'est le cas avec la musique, nous forçant malgré nous à nous engager corporellement et émotionnellement, sans attente de violence ? Mais au théâtre on n'y arrive pas, c'est figé. Tandis que la violence, elle, elle est partout. Je sais ce qu'elle produit sur moi : le souffle saccadé, le battement jusque dans les tempes, j'attends que ça. Le problème n'est donc pas ce qu'on voit, mais notre attente d'un bonheur imaginaire. Pourquoi est-ce qu'il est plus facile d'utiliser la violence plutôt que de représenter la joie, ou une joie unanime ? Parce qu'elle nous ennuit, pauvres camés de la violence que nous sommes !

Sommes-nous prêts à voir de la joie comme spectacle ?

Je veux comprendre ce qui a changé. Me voilà à te rechercher dans le théâtre, sans même être sûre que ce soit ta place. Comme une droguée qui cherche sa dose de joie, qu'elle soit fictive ou bien réelle. Par exemple, on prête attention à ma violence, à l'enfant battue, moins à la joie de l'adulte qui veut juste célébrer un bonheur quelconque. On peut être heureux seulement si on a été malheureux avant, comme s'il y avait des étapes à respecter.

Et c'est ce que vous voulez voir, vous qui m'écoutez : de la violence, que ça crie et que ça pleure, être accroché un peu, toujours plus trash, toujours plus violent. Vous êtes comme ça, vous. Vous êtes les juges de vous-mêmes... Vous commencez à vous déguster aussi ?

Ma douce Joie, je me dois d'être honnête avec toi. Je crois que même si tu viens à certains moments, je ne suis pas prête à te voir. À accepter un fantasme naïf peut-être, mais pourtant si peu visible : celui d'un bonheur qui se contente du rien comme joie.

Me voici devant vous pour revendiquer le pouvoir du théâtre d'exprimer la joie, alors même que je la trouve sous-exploitée, alors même que je ne peux la voir dans mon quotidien. Peut-être qu'il faut d'abord que je croie moi-même en ce que je vois. Peut-être qu'il faut douter de la vérité de la joie que l'on voit ?

Je me mets à observer une absence, sans même remarquer que la joie était à mes côtés pendant tout ce temps où je la cherchais.

Vers le désert – ou, petit éloge de la sagesse enfantine

par Louis Marinho Fernandes

Nous sommes en 2004. J'ai sept ans, ou bien mille ans, comme tous les humains de la Terre avant qu'ils n'atteignent ce que Michel Leiris appelait dans l'un de ses livres *l'âge d'homme*. Je suis élève à l'école primaire, en classe de CE1, tout près de ces montagnes qui m'ont regardé grandir. Pour la première fois de ma vie j'entends parler des enfants soldats, à la faveur d'un cours, probablement. Dans certains endroits du monde j'apprends, l'on m'apprend, la maîtresse m'apprend, que des autres comme moi, pas des adultes, mais des personnes comme moi, se retrouvent avec une arme à feu en bandoulière, à devoir tirer à vue. À devoir tuer. Enfant soldat. La terreur de ces mots-là, de cet oxymore-là. Je revois confusément les images me saisir, les photos de ces garçons à peine plus âgés que moi, un casque sur la tête, les yeux graves, résignés. Je ne comprends pas mais peut-être que c'est quelque chose que seules les grandes personnes peuvent comprendre, comme les discussions sur le franc et sur l'euro, ou les élections présidentielles. Un enfant de sept ans est aveuglé par sa naïveté. Mais il *devra* comprendre plus tard. On le lui *fera* comprendre. On le lui *apprendra*.

Nous sommes le 16 mars 2020, le jour de l'anniversaire de ma petite sœur. J'ai 22 ans. Emmanuel Macron, président de la République française, annonce le début de la guerre. « Nous sommes en guerre », il le dit. Ce sont les mots qu'il dit. Après celle contre la drogue, menée par Richard Nixon dans les années 1970 ; après celle contre le terrorisme, menée par George W. Bush dans les années 2000 ; nous voilà donc face à la guerre nouvelle, celle contre le virus, la guerre donc, des années 2020. Je me souviens des rires, des moqueries partagées sur les réseaux sociaux face à ce *trait d'esprit* du chef de l'État, des *remix* musicaux publiés sur Youtube, des mêmes sur Instagram. Je n'ai pas ri. Dans cette phrase que beaucoup voyaient comme anodine j'entendais déjà germer des destructions à venir, la préparation subreptice, insidieuse, d'un appel au combat dans un futur qui s'approchait à grand pas. Un président en exercice ignore rarement le sens des mots qu'il emploie.

Nous sommes en janvier 2024. Le même Emmanuel Macron, toujours président de la République française, évoque la prétendue nécessité d'un réarmement démographique. Je remarque qu'autour de moi, les gens rient un peu moins déjà qu'ils ne le faisaient quatre ans plus tôt. On dirait qu'il y a quelque chose de pourri dans la France de Macron.

Nous sommes en novembre 2025. Emmanuel Macron, toujours président de la République française, annonce sa volonté de rétablir un service militaire – volontaire, cela va sans dire. À ce moment-là plus personne ne rit. Au contraire, on commence même d'entendre la rumeur encore discrète mais certaine d'applaudissements furtifs, la clameur croissante de celles et de ceux qui ne peuvent qu'approuver ce choix courageux, digne, nécessaire. Le chef d'état-major des armées dit qu'il faut nous résoudre à perdre nos enfants. C'est triste, mais c'est comme ça. Il n'y a rien d'autre à faire. *Il n'y a pas d'alternative*, l'homme étant, comme chacun le sait, un loup pour l'homme, naturellement enclin à vouloir détruire ses semblables. Il faut donc jouer le jeu et devenir plus fort, plus violent, plus immonde, que nos *adversaires*, que les autres *nations*.

Aujourd'hui, je n'ai pas d'enfants. En aurais-je un jour pour les envoyer tuer des êtres dont ils ne savent ni la langue ni le Dieu ni les vœux qui sommeillent à l'intérieur de leur cœur. Je vois l'image, déjà. Deux jeunes gens de vingt ans qui se regardent, qui reçoivent l'ordre d'envoyer au fond du crâne de l'autre un morceau de métal, un éclat qui viendra perforer l'os frontal, éclater les parois du cerveau pour que tout s'effondre à la fois, l'âme, le corps, la mémoire. Vision soudaine de la chair brisée par la parole, celle qui décide, qui met à mort, qui tue par procuration. Vision soudaine de ce sang craché sur le sol, ce sang d'êtres qui ne se seront jamais adressé la parole. Tous ces corps scellés à l'intérieur de la terre, tous ces souvenirs tus, appauvris par l'humus qui les contient, par les gravats qui les délitent jusqu'à la finitude la plus absolue, la plus totale, au-delà même du possible, au-delà même du pensable.

Le 24 février 2022, ils ont dit : la guerre est revenue en Europe. Pour la première fois. Pour la première fois depuis la Seconde Guerre mondiale, elle est revenue, la guerre, en Europe. Dans tous les journaux, sur toutes les « unes » : *pour la première fois*. Comme si les Balkans n'avaient jamais existé. Comme si les années 1990 n'avaient jamais existé. Comme si la Bosnie. Comme si Sarajevo. Les 1425 jours de Sarajevo, raturés, niés, arrachés à la mémoire du monde.

Les 1425 jours de Sarajevo. Des enfants sont nés à Sarajevo. Des enfants sont morts à Sarajevo. Des enfants sont nés puis sont morts, pendant les 1425 jours du siège de Sarajevo, le plus long de toute l'ère moderne. Sans jamais entrevoir autre chose que cette forteresse inversée, ce château de paille dont les contreforts étaient cernés par les snipers. Morts dans la pénombre de Sarajevo, morts dans le soleil de Sarajevo, dans sa neige, dans sa cendre. Des vies entières froissées dans les décombres de Sarajevo.

La guerre n'est pas revenue en Europe. La guerre n'est pas *revenue* en Europe. La guerre n'est pas revenue en Europe car la guerre n'a jamais quitté l'Europe. La guerre a pris ses appuis dans les esprits de l'Europe, elle a colonisé les regards de l'Europe, envahi notre manière intime d'appréhender le monde. Nous avons été formés, éduqués, dressés, à la guerre. La guerre imposée comme un instinct, comme une pulsion primaire, un geste irrépressible, contre lequel il serait vain et même idiot de vouloir lutter.

Ils ont dit que pour préparer la paix il fallait préparer la guerre. Ils ont dit que l'autre était un ennemi, qu'il était ontologiquement différent de nous. Que nous n'y pouvions rien, que c'était la nature qui voulait cela. Ils ont dit l'Espagnol comme on dit le platane, l'Ukrainien comme on dit le châtaignier, le Chinois comme on dit l'acacia. Des espèces, des types aux caractéristiques figées, pétrifiées même. Des identités gravées, ineffaçables. Ils ont tracé les contours de l'Iranien, dessiné ceux de l'Ouzbèke, pointé du doigt ce qui faisait du Péruvien un être tout à fait différent du Français, pour mieux nous expliquer pourquoi, un jour, bientôt, il faudrait le tuer, afin de sauver la patrie, la protéger contre cet étranger sur lequel on aura apposé la marque indélébile de l'inhumanité.

Mais alors que je vois chaque jour ma jeunesse se défaire, alors que chaque heure qui passe m'éloigne encore plus de l'enfant de sept ans que j'étais, de cet enfant de sept ans heurté par la vision des armes autour des torsos de ses semblables, je sais désormais que je saurai dire non.

J'affirme que le refus de tuer n'a jamais été un refus d'agir ou de s'insurger. J'affirme qu'un monde juste est possible et désirable, et qu'il ne se construira pas avec le sang des autres. J'affirme que le poète John Donne avait raison lorsqu'il disait qu'il était vain de demander pour qui sonne le glas, puisqu'il sonne toujours pour vous. J'affirme mon refus ferme, certain, irrémédiable, de me livrer à des assassinats légalisés par un vote parlementaire ou par une décision présidentielle, par la folie de quelques-uns au détriment de tous. J'affirme que toute guerre est une guerre civile. J'affirme que ce sont bien les grenades qui nourrissent les incendies. J'affirme que les humains n'ont pas droit de mort sur leurs semblables. J'affirme, en me basant sur des travaux d'anthropologues et de préhistoriens, que la guerre n'est pas une conséquence naturelle et inévitable de la présence humaine sur la Terre. J'affirme qu'une armée n'est jamais morale, et que les frappes qu'ils disent chirurgicales résultent en des assassinats de masse. J'affirme que les nations sont des constructions insensées, impardonnables, que la haine que nous bâtissons ensemble aura raison de

tous nos avenir possibles, qu'elle est en train d'abattre tout ce qui faisait de nous des êtres doués de conscience et de sensibilité, j'affirme que nous marchons ensemble vers la destruction totale et définitive de notre humanité commune, que nous nous immolons ensemble, que nous foudroyons à grands renforts d'obus l'espoir ténu qui nous permettait de fabriquer un présent à l'intérieur duquel il nous aurait un jour semblé possible d'envisager de vivre.

J'affirme que mon intuition d'enfant de sept ans n'avait en fait jamais été l'absurdité qu'ils croyaient être.

J'affirme que je suis libre.

Pour que la joie advienne

par Nina Gayet

Je porte la joie en moi comme un monde prêt à éclater !

La joie brûle la peau, le bout des doigts, comme les rayons du soleil retrouvé après l'hiver. Non pas un état, la joie est un acte et un mouvement. Elle rend puissante. On s'en empare, on la saisit à deux mains, on la traîne partout avec nous, on s'y voue. On ne l'atteint pas dans un effort, comme un état de quiétude, mais dans un *élan*. Peut-être qu'aujourd'hui il est plus difficile de rentrer en mouvement, de se dilater comme la joie l'entend. On doit se couper le crâne en deux. Un œil veille comme un phare, à éclairer tous les malheurs du monde dans un guet incessant, tandis qu'une joue accueille la caresse d'une main et l'embrasement d'avoir trop couru. La joie rend plein. Elle nous permet de nous déployer, et réunit d'un même geste les émois du corps et de l'esprit. Elle voit s'ouvrir en nous une profondeur en commerce avec l'immensité du monde.

Un de mes meilleurs amis m'a dit que les idées les plus marquantes qu'il avait eues et qui l'habitaient encore il les avait eues en dansant. Il m'a précisé que c'était durant les soirées *Habibi Funk* à Belleville, anecdotique mais tâchons de prendre en compte toutes les conditions. La fête est un espace joyeux où l'on ne cherche plus à s'accomplir mais davantage à s'éprouver. J'ai toujours aimé l'idée d'une danse de la joie. Ça vient de la BD *Lou*, une BD sur une jeune ado avec qui j'ai grandi, et qui a construit la matrice de mon imaginaire. La mère et la fille, quand elles sont dépassées par leur joie, la dansent. C'est exprimer quelque chose qui, soudain, dépasse tellement les mots qu'il doit se traduire par des bras devenus spaghettis, de la musique trop forte qui dérange les voisins : N'avez qu'à ouvrir vos oreilles et vous laisser emporter vous aussi !

Mais comment se dilater quand le monde se rétracte sous la chute des bombes ? Comment faire de l'Agora une fête en parlant des bruits sourds des missiles qui tombent là où les gens dansaient ? Comment célébrer les mots et la joie de les dire si les gens ne peuvent plus rien entendre d'autres que les sirènes et les pleurs ? Sous les bombes même, danser ne constitue pas une marque d'insouciance mais un geste de résistance, maintenir sa dignité coûte que coûte tout en reconnaissant une vie qui ne peut être remise à plus tard. En Ukraine on voit que la fête reste en vie : cœur battant en sous-terrain. Une fête comme si c'était la dernière. Je me dis ça de loin. Mais en réalité, on ne pense probablement pas à ça quand on danse.

Où peut-être est-ce pour se rebeller, mener une révolution joyeuse. Ces manifestations de joie nous font fantasmer : des fêtes presque mystiques, libres et politiques. Avant tout une envie de vivre, d'aimer, d'être libre et de jouir de cette liberté. On invente des espaces de joie où l'ordre du malheur est aboli. On réécrit ensemble dans un désordre savamment orchestré les cartes postales de nos cités.

La joie ne cherche pas à s'illusionner, à rester plongée dans une matrice ignare. Elle n'est pas enfantine. Est-ce que les enfants sont plus heureux parce qu'il y a *quelque chose* qu'ils ne savent pas ? Mais certains enfants sont gris, tristes, moribonds. Parce qu'ils savent ? Qu'ils en savent trop ? Qu'ils savent déjà ? Savoir quoi au juste ? Connaître jeune la noirceur des contes et l'humour cruel des hommes n'empêche pas de se tourner vers la joie, au contraire.

Ce mépris de la joie, une fois passée l'enfance, me choque et me surprend : pourquoi la vérité se trouverait-elle plutôt dans le cynisme et le désenchantement ? Si la poésie est un mensonge, un enjolivement verbeux du monde, la sécheresse qui prétend le contenir en est un tout autant.

Quitte à choisir je préfère le monde de la joie. Celui du souffle qui étend, quitte à déformer quelques fois. Je suis contre une pensée de la joie comme synonyme de naïveté. Ça demande un immense courage d'être heureux. Ici c'est la paix, où être heureux rend coupable. Une justice de la joie c'est de garder la conscience aiguë de la souffrance du monde qui nous entoure et des autres tout en cultivant sa joie. La joie devient une forme de fidélité à la vie malgré l'horreur. Elle est une discipline de résistance, non pas utopique mais pratique et quotidienne.

La joie ne flirte avec la naïveté qu'en lissant nos mélancolies. Elle domine et règne sur nos souvenirs. Elle efface certains abysses, comme la solitude extrême ressentie en quittant un soir une fête où l'on battait *son plein*.

Sans nous illusionner, la joie crée des chemins pour parcourir les terres nouvelles que nous découvrons, y compris les plus hostiles. Lorsqu'elle était déportée et détenue dans le camp d'Auschwitz, Charlotte Delbo a appelé ses personnages de fiction favoris pour habiter sa cellule. Ils sont entrés, ont monté leurs décors et ont pris place dans cet esprit rêveur qui a repris le pouvoir. Loin de fuir, la prisonnière s'est heurtée à sa réalité et a imposé la vie contre la brutalité. Dans sa cellule, ces personnages, devenus siens, ont rétabli la lumière. Alors le temps a pu recommencer à s'écouler et la vie a repris, une vie intérieure. La joie, ça peut être ça : la force de triompher grâce à des êtres fictifs, des personnages que l'on prend avec soi, partout où l'on va, que l'on porte dans une poche invisible.

Mais comment *pratiquer* la joie ? Pour Modesta, l'héroïne féministe et révolutionnaire sicilienne inventée par Goliarda Sapienza, dans son *Art de la Joie*, c'est une posture de vie. Elle vit dans un monde régi par la violence et la cupidité. Le lecteur se délecte des pensées les plus viles de ce personnage à travers son inconscient débauché et méprisant. Ce personnage est pourtant résolument du côté de la joie, comme je n'en ai jamais lu. Il y a chez Modesta deux *pratiques* distinctes de la joie. Tout d'abord à travers un égoïsme joyeux : elle assume une pratique méthodique de la joie, qui ne laisse rien hors d'atteinte sitôt qu'elle le désire. Tous les coups sont permis pour conquérir chaque nouvelle jachère, son bonheur est sans autre prix que celui de s'en délecter. À cette pratique absolue de la joie pour soi, elle n'oppose pas une pratique collective. Elle s'apparente à la construction d'un chapiteau : on érige la tente et l'on se déguise. On prépare un spectacle. L'art de la joie se transmet alors comme une coutume familiale, qui n'existe que parce que tous s'y mettent. Les enfants fêtent comme on leur a montré, la fête devient un remède et non plus un poison. La fête devient une réconciliation collective pour surmonter les maux.

On prend beaucoup pour être joyeux je crois, on puise en l'autre. Mais cette joie s'écoule ensuite, on la transmet. En racontant les histoires qui nous ont chatouillé l'âme, en partageant les playlists qui nous ont ouvert le monde. On se fait à manger et on se dit qu'on est heureux, parfois la bouche pleine.

La joie refuse de céder la place, elle aime à s'installer. Ainsi, on met les pieds en plein dans la fête, ils collent sur les sols recouverts de boissons sucrées. Les cheveux sentent parfois la cigarette. On danse sous des lumières qui n'existent pas le jour. Cette joie-là ne dure pas. Pourquoi exige-t-on de la joie qu'elle soit utile ou durable pour être légitime ? Pourquoi la fête devrait-elle être un « accomplissement » ? Elle est peut-être le seul moment où l'on accepte de ne plus rien accomplir, de n'être plus personne. Il y a une grande libération dans le fait d'être simplement là, à ne rien produire, à ne rien penser, à n'être plus que corps et souffle, à s'épuiser sans en avoir conscience. Ça régénère de s'épuiser pour rien. C'est rare et délicieux de ne rien faire d'utile. Mais reste la culpabilité de ne rien faire de ces sensations éprouvées. Où passe la joie de la fête si on ne la fixe pas ? Elle ne se dit pas, il faut l'écrire, la dessiner. Mais où trancher, quand faut-il écrire plutôt que sortir pour toucher juste, pour vivre *pleinement* et faire de ses expériences du vécu ? C'est peut-être dans le rythme et le souffle que se trouve la réponse : la joie ne connaît pas de limite et sort avec nous de la nuit. Elle habite les corps lessivés qui rentrent chez eux, grisés d'avoir trop dansé. Elle perce même quand on tombe, bleus aux genoux et éclats de rire.

La joie est une force, un mouvement inhérent, que l'on porte et qui, surtout, nous porte. Elle est *envie* : envie de se lever, de rencontrer, d'attendre avec appétit et impatience le jour suivant. Elle est excitation sans objet et espoir sans certitude. La joie est une force de vie contenue par chacun, comme autant de petits êtres indépendants, tous mis en mouvement par une puissance secrète.

Merci.

Est-ce que le monde nous permet encore d'espérer ?

par Ophélie Daurelle

Lors du premier atelier que nous avons fait pour préparer l'Agora, nous sommes arrivés à nous demander pourquoi, dans le monde dans lequel nous évoluons, nous ne choisissons pas de nous suicider plutôt que de continuer à vivre. Pas par tristesse, plutôt par dépit, par déception envers le monde qui nous entoure, qui ne semble rien pouvoir nous apporter de réjouissant.

D'où vient qu'une question qui résonne parmi notre génération – sur le moment elle m'a horrifiée mais je me l'étais en fait déjà posée – soit une question aussi radicale ? Somme nous indifférents au futur de ce monde ? Si oui, cette indifférence est sans doute en partie due à la complexité du monde dans lequel nous vivons, qui souvent nous dépasse. Face à la violence à laquelle nous sommes confrontés en permanence, l'indifférence est un moyen de nous protéger contre la peur de souffrir.

Mais il n'y a peut-être pas que ça.

Nous ne nous faisons pas d'illusions. Nous ne nous faisons pas d'illusions.

Entre une crise climatique inédite à laquelle personne n'est capable de trouver de solution crédible, une gérontocratie belliciste à la tête des plus grandes armées du monde qui bombarde aveuglément toute une région, les inégalités socio-économiques qui se creusent, il est difficile d'imaginer autre chose que des impasses.

Ainsi, le monde ne produit rien de neuf, que de la destruction, des populations et des écosystèmes. Le monde paraît clos, malade de lui-même. Sans renouvellement possible, comme dans ces tragédies où les parents empêchent les jeunes de prendre leur place. Nous vivons dans un monde « consanguin ».

Dans notre époque, il y a un esprit conservateur, réactionnaire, qu'on observe en politique, et pas seulement à droite.

Notre regard est tourné vers le passé.

Si vous entrez dans une librairie aujourd'hui, parmi les parutions récentes et les têtes de gondole, vous verrez *Kolkhoze*, *Mon vrai nom est Elizabeth* et le prix Goncourt *La Maison vide*... un nombre hallucinant de bouquins ayant pour trame une enquête familiale, qui consiste à remonter les traces du passé pour, en général, essayer de comprendre ce qui a merdé.

Quand nous cherchons à prendre du recul sur l'époque dans laquelle nous vivons, nous faisons tout de suite des parallèles plus ou moins heureux avec les années 30. Et la seule chose que notre époque réinvente, ce sont des « traditions », qui là encore, sont le produit d'un mouvement réactionnaire qui mythifie le passé et manque cruellement d'imagination.

C'est aussi le principe même de l'intelligence artificielle. Les IA fonctionnent avec des modèles probabilistes, elles régurgitent les mots qui ont le plus de « chance » de se suivre. Les modèles actuels n'inventent rien, et ne pourront jamais rien inventer, ils ne peuvent que recomposer avec ce qui a déjà été produit.

Chercher dans le passé, ça, nous savons très bien le faire, on ne fait même que ça. Et oui, bien sûr que parfois, c'est important.

Mais à l'inverse, il semble que nous ayons particulièrement du mal à tourner notre regard dans l'autre sens, vers le futur, pour imaginer autre chose que des dystopies.

Il y a bien un domaine qui s'intéresse sans arrêt au futur, et ce n'est pas forcément une bonne nouvelle. Ce domaine, ce sont les statistiques. Les économistes, biologistes, scientifiques en tout genre n'ont de cesse d'imaginer des modèles toujours plus complexes – eh oui, les maths ça fait toujours plus sérieux, plus vrai. Les milliardaires de la Silicon Valley cherchent à assembler des milliers de puces électroniques dans des datas centers géants pour augmenter la puissance de calcul des ordinateurs, dans l'espoir – absurde – de parvenir à prédire l'avenir.

Le futur n'est pas rêvé, imaginé, il est *calculé*. Ce n'est plus un projet, c'est une *probabilité*. Or les prédictions, nous ne pouvons que les subir, elles ne laissent pas de place pour l'action. C'est comme ça que ça va se passer que tu le veuilles ou non. Les choses seraient jouées d'avance. Comme ces prévisions sont souvent sombres, il semble que le monde ne puisse que nous décevoir.

Le monde n'est plus géré par des projets politiques (un « vouloir ») mais par des flux de données (le « prévoir »).

D'un point de vue politique, nous avons, je crois, largement abandonné l'idée de réaliser de grands systèmes de société. Les utopies ne servent plus d'idéal régulateur. C'est logique, car si notre sentiment de désenchantement naît d'un monde prévisible technologiquement, alors l'espoir ne peut pas être un nouveau calcul, ni un modèle clé en main.

Nos espoirs, il faut les inventer. Cependant, il ne s'agit plus d'en faire des récits, de les lister précisément, car si on se fixe un objectif, par exemple « empêcher les émissions de gaz à effet de serre de dépasser 2°C », il y a toutes les chances pour que la première chose à laquelle on soit confronté c'est un scénario qui explique pourquoi on n'y arrivera pas. Cela est désespérant, et ne peut que rendre l'imagination stérile.

Mais moi, je ne crois pas du tout qu'il n'y a plus d'espoir. Je crois seulement que les espoirs que l'on peut avoir ne résident pas dans des formules ou des objectifs. Le monde n'est pas aussi déterministe que les modèles statistiques. Il faut inventer une nouvelle manière de réfléchir. Nos espoirs résident dans ce qui est imprévisible. Nous pouvons cultiver ce qui ne se calcule pas, ce qui est gratuit : des rencontres fortuites, l'improvisation politique, l'amitié, l'art aussi. C'est l'inconnu qui abrite les possibles.

Nos espoirs ne sont pas déjà matérialisés. Si on manque en effet d'imagination pour les décrire, c'est parce que l'espoir réside moins dans un but défini que dans une sorte de méthode. Nous pouvons placer nos espoirs dans une méthode : renforcer les certitudes qui nous poussent à agir, à être solidaires.

Inscrire nos espoirs dans nos actions.

Ainsi seulement, nous pourrions créer un *réenchantement*.

Nous assistons aujourd'hui à un phénomène d'atomisation des luttes, chacun défend sa propre paroisse. Ce phénomène est critiqué car il contribue à diviser. Mais il peut aussi se comprendre autrement. Hannah Arendt parlait de « *miracle du commencement* » pour désigner l'entrée de l'homme dans la sphère publique. Le terme « *miracle* » souligne la difficulté immense qui est celle de l'engagement.

Dans un monde complexe, si nous voulons continuer à agir, il est plus simple de commencer par ce qu'on sait faire de mieux. Cette atomisation des luttes n'est pas que le fait d'un mouvement égocentrique qui pousse à se centrer sur soi. Nous préférons un bricolage local, concret et immédiat à l'universalisme qui trop souvent a montré ses défauts et révélé son impuissance.

Nous sommes donc loin de l'engagement de masse. En anglais on parle de *global warming* pour désigner la crise écologique, une crise globale, qui concerne toute la planète. On devrait s'étonner que même le combat écologique ne mobilise pas. Comme nous l'avons entendu dans le texte d'Anatole, la crise climatique est complètement inédite dans l'histoire. Nous n'avons pas de solution toute faite, pas moyen de comparer avec des événements passés.

Le terme « crise » renvoie à une période critique, mais passagère. Or les géologues parlent d'Anthropocène, l'inauguration d'une nouvelle ère géologique causée par la concentration des émissions humaines de gaz à effet de serre. C'est-à-dire précisément l'inverse d'une crise : des bouleversements qui s'inscrivent dans le long terme voire l'éternité.

Parler de crise, c'est un « prêt-à-penser », c'est déjà prendre parti, l'idée de crise est corrélée à l'idée qu'on peut trouver des mécanismes d'adaptation, techniques

ou autres, qu'on finira bien par trouver un moyen de continuer à vivre comme aujourd'hui. Les crises sont présentées comme des événements pénibles mais dépassables, douloureux mais surmontables.

Parler de crise, paradoxalement, minimise l'urgence et la gravité des événements, nie leur caractère inédit. Une telle lecture des événements ne permet pas de penser les bouleversements, n'encourage pas à agir, ne crée pas les possibilités de l'engagement.

* * *

Alors oui c'est probablement plus difficile d'avoir de l'espoir aujourd'hui, parce qu'on ne sait pas ce qu'on peut espérer. Parce que le monde est très incertain. Mais cette incertitude renferme aussi beaucoup de liberté.

Ce qui nous manque c'est peut-être d'oser un peu plus, faire irruption dans cette sphère publique pour semer les graines de nos espoirs. Pour cela, il faut avoir les moyens d'oser, car oser est coûteux. L'espoir, ce n'est pas croire que quelque chose va bien se terminer, c'est « commencer » quoi qu'il arrive, c'est agir en fonction de nos certitudes profondes, et ainsi peut-être enrayer l'engrenage inéluctable dans lequel il paraît que nous sommes pris.

LA COLINE
THÉÂTRE NATIONAL